

« Les Fourberies de Scapin »

Michel Vaïs

Numéro 48, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28364ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (1988). Compte rendu de [« Les Fourberies de Scapin »]. *Jeu*, (48), 165–166.

Zerline était entrée discrètement par une porte à gauche de la scène, au début du spectacle; elle est sortie de la même manière à la fin, me laissant seule avec son récit, abasourdie et le coeur battant, avec l'impression d'avoir reçu un bouquet de fleurs en pleine poitrine.

solange lévesque

«les fourberies de scapin»

Comédie de Molière. Mise en scène: Robert Manuel; décors: Yves Ollier; directeur de scène: Alain Faivre. Avec Jean-Luc Moreau (Scapin) et Robert Manuel (Géronte), tous deux de la Comédie-Française, ainsi que Philippe Brigaud, Cécile Magnét, Jean-Jacques Burellier, Maurice Audran, Catherine Morin, Martin Brieux, Yves Ollier et Perrette Souplex. Production de la Troupe de Robert Manuel, présentée au Théâtre Le Mont-Royal, Collège Français, à Montréal, du 6 au 13 juin 1988.

amateurisme ou boulevard?

J'ai rarement autant souffert à la représentation d'un chef-d'oeuvre!

C'était pourtant une riche idée que d'inviter une troupe française «prestigieuse» à Montréal pour marquer le trentième anniversaire du Collège Français. Riche idée que pouvait se permettre la direction d'un collège en expansion continue depuis sa création. En effet, cette institution privée compte aujourd'hui un nombre impressionnant de pavillons à Montréal, à Longueuil et à Outremont. C'est dans cette ville que se trouvent, à l'angle des rues Fairmount et Durocher, les deux salles du Théâtre Le Mont-Royal, dont la petite compte une centaine de places, et la grande, quatre cent vingt.

Depuis trois ans que le collège s'est doté de ces deux salles de théâtre, le grand public a pu y voir une série assez hétéroclite de spectacles, de *l'Étoile* de Chabrier par les

Nouvelles Variétés Lyriques aux *Feluettes* dans la coproduction du Théâtre Petit à Petit et du Théâtre Français du C.N.A. Si l'on peut comprendre les tâtonnements des premiers mois dans la programmation du Théâtre Le Mont-Royal, alors qu'un règlement de zonage de la Ville d'Outremont interdisait que l'on y présente des spectacles pour le grand public, il est difficile d'accepter que l'organisation demeure aussi floue aujourd'hui que cet interdit est levé. Certes, ces salles servent en partie à des activités académiques. Mais à partir du moment où elles s'ouvrent aussi au grand public et où elles sont disponibles pour les compagnies cherchant un nouveau lieu de représentation, on est en droit de s'interroger sur ce qu'on y montre. Surtout lorsque, comme ce fut le cas pour ces *Fourberies de Scapin*, on appuie l'opération d'une campagne de presse riche en superlatifs. (Il faut préciser que ce «Festival de la Comédie-Française», au cours duquel on a aussi présenté *Chat en poche* de Feydeau, coïncidait avec la Quinzaine internationale du théâtre de Québec, laquelle avait drainé la plupart des journalistes spécialisés dans ce secteur; il fallut donc se rabattre sur une publicité compensatrice.)

Donc, ce *Scapin*. J'hésite, pour le décrire, entre les mots amateur, boulevardier, cabotin, débile, fumiste, inconscient, analphabète... Mais je m'arrête là. C'était sans doute un peu tout cela à la fois. Imaginez: un décor terne de filets de pêche; une musique royale pompeuse (quand l'action se passe dans un port du Midi) qui part à tout moment pour souligner lourdement un effet, pour terminer chaque scène, ou tout simplement pour remplir un vide (d'inspiration); un jeune premier qui sort constamment de son personnage en faisant des gestes obscènes et en cherchant vainement une approbation dans la salle; un metteur en scène qui donne le mauvais exemple dans son rôle de Géronte en s'arrêtant à tout moment de jouer pour illustrer d'un trémoussant «tralala-outi» la joie soudaine de son personnage; et devant ces pitreries, un public demeurant tristement de marbre, ou souriant faiblement aux

mots d'esprit de Molière mais jamais à cause des personnages ni de la mise en scène.

Dès qu'une réplique dépassait quelques lignes, les comédiens, persuadés que le public s'ennuierait, récitaient leur texte à toute vitesse, sans chercher à le comprendre, sans la moindre velléité d'intelligence. L'air de dire: «De toute façon, ça n'offre aucun intérêt.» La scène 4 du premier acte, où Argante parle haut en se croyant seul, et où Scapin livre ses commentaires acérés sous forme d'apartés, devient incompréhensible tellement ces indications de scène – pourtant à la portée de n'importe quel élève en première année de conservatoire – sont mal suivies. La courte scène 1 de l'acte II, ou scène des deux pères, grâce à laquelle Jean-Louis Roux et Gaston Lepage avaient si brillamment et richement étoffé leur personnage au T.N.M. en 1987, était là farcie d'occasions manquées et donc, insignifiante. À l'acte III, c'est la scène 2 que je redoutais le plus: c'est par elle que j'ai le plus souffert. Dans cette fameuse scène du sac où Normand Chouinard au T.N.M. récemment, Gabriel Gascon, en 1975, sur le même plateau, s'étaient dépensés comme des diables sans jamais tomber dans la caricature, Jean-Luc Moreau ravalait chaque charge des soldats au rang de la parodie et faisait de ce jeu une véritable idiotie. Au lieu d'explorer en les déformant, comme Molière le suggère, quelques accents régionaux ou étrangers de l'époque, il verse dans l'anachronisme en campant longuement un soldat japonais adepte du karaté. Ce qui rend le texte invraisemblable.

À la scène finale, Scapin apparaît «apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avait été bien blessé». Je revois encore dans cette séquence Roger Coggio dans le merveilleux film en décors naturels qu'il avait tiré de la pièce il y a quelques années: à le voir soudain si douloureusement muet, si profondément désespéré, on ne pouvait que le croire *à la fois* à l'article de la mort et au sommet de la supercherie (l'image de cette plaie vivante

devenant dès lors une préfiguration du personnage, si on découvrait sa ruse ultime!). Or dans la version de Moreau dirigé par Manuel, pas une seconde le moindre doute ne s'insinue en nous. On ne croit à rien, ni au fourbe, ni à sa fourberie, ni à ses dupes.

Même le Scapin que Jean Dalmain a déjà donné au Rideau Vert jadis, avait, malgré l'âge du comédien, plus de souplesse et de dynamisme que celui de Jean-Luc Moreau. Et en tout cas, c'est sûr, beaucoup plus d'humanité et de désarmante candeur. Celui de Moreau est dur, vulgaire, faux, malsain.

Cette «Troupe de Robert Manuel de la Comédie-Française» en est une de tournée. Elle présente en particulier, à bord du paquebot de croisière Le Mermoz, un large répertoire de pièces françaises, de Molière à Ionesco. Cela explique peut-être, sans le justifier, le style léger et insignifiant de la mise en scène.

michel vaïs